

La fiche et le divan : sur le faire de l'historien

« Qui pleure en moi ? Qu'est-ce qui pleure en moi ? »

Nicolas Katzanakis, *La Lettre au Gréco*

Lhistoire et la psychanalyse partagent une même dynamique et une même recherche de sens dans le retour au passé. À tort ou à raison, l'historien perçoit que le psychanalyste travaille essentiellement sur et avec des individus, se risquant très exceptionnellement à des considérations de société et de civilisation — on pense au *Leonardo* et à *Malaise dans la civilisation* de Freud. La perception paraît d'autant plus fondée au Québec où, à part des écrits de Bruno Cormier (dans *Refus global*) ou d'André Lussier (*Les visages de l'intolérance au Québec*), par exemple, on s'interroge sur le silence social des psychiatres et surtout des psychanalystes, au point de voir dans cette absence civique une instance où la théorie et la pratique du métier peuvent porter flanc à la critique.

Cette réflexion de départ sur l'inscription sociale et sur le défi d'intervention publique de la psychiatrie et de la psychanalyse se révèle, à vrai dire, le fil d'Ariane de ma réflexion sur la pratique historienne. Sensible à cette question de l'inscription sociale de son travail, l'historien se rend compte qu'il est manifestement interpellé par ce qu'il voit chez ses pairs

psychanalystes, qui lui servent à certains égards d'écran possible de projection. C'est précisément cela que je veux explorer ici : ce qui est partagé, entre les historiens et les psychanalystes, dans leur travail quotidien de référence et de retour au passé et sur le passé, celui des autres et le leur. Il s'agit donc moins ici de comparaison globale entre l'histoire et la psychanalyse que de réflexions sur des interfaces ponctuelles susceptibles d'éclairer le défi d'inscription sociale de l'historien.



La fiche et le divan

Pour le public et pour les chercheurs en sciences humaines et sociales, la fiche constitue le symbole par excellence du travail quotidien de l'historien. La fiche renvoie tout autant à la compulsion des traces qu'à leur recherche dans les combles des bibliothèques ou dans la poussière des archives, là où saint Jérôme contemplant un crâne n'est jamais très loin. La fiche renvoie aussi à l'élaboration d'un cumulatif, du dossier, qui, grâce au travail laborieux, soutenu, répétitif, permettra peut-être un jour de formuler une hypothèse, un diagnostic, une affirmation.

Dans cette élaboration du cumulatif, la fiche ne va pas sans le fichier, l'avoir tangible de l'historien, avoir dont la quête est manifestement interminable. Quand un fichier peut-il en effet être clos, qu'il porte sur Marguerite Bourgeoys, Maurice Duplessis ou Jos. Montferrand, le fer de l'Ungava, la pauvreté, la Compagnie de navigation du Richelieu ou l'histoire intellectuelle du Québec de 1760 à 1960 ?

Fiches et fichier renvoient symboliquement au corpus documentaire constituable et constitué qui permettra, plutôt tard que tôt, de dire quelque chose d'un phénomène ou d'un groupe d'individus. Fiches et fichier ont, pour l'historien, leur poids de gravité : comment savoir si et quand on peut dire quelque chose de « x » ? Quand le travail interprétatif et explicatif peut-il commencer ?

La fiche et le fichier constituent pour l'historien le port d'attache à la réalité, réalité toujours susceptible de filer entre les doigts du discours. Appliqué à l'histoire, le mythe d'Anthée prend tout son sens : la nécessité

de toucher le sol, d'avoir pied avant de pouvoir s'élever au ciel. Le comportement et les propos des historiens donnent à penser qu'ils se perçoivent plus terrestres qu'aériens et qu'ils sont les plus terrestres des pratiquants des sciences de l'homme et de la société, les sociologues ayant remplacé les philosophes dans les hauts corridors de vol... Mais il y a méprise, et celle-ci est au cœur de la représentation que les historiens ont d'eux-mêmes et qu'ils veulent projeter. Comment, en effet, la fiche et le fichier seraient-ils délestés d'une subjectivité de départ et renverraient-ils à une « réalité » aseptisée de valeurs, à une matérialité de base que l'historien serait seul à toucher ? Sur quel roc la fiche et le fichier nous feraient-ils mettre le pied ? Et si ce roc était un gué, une enfilade de pierres plus ou moins grosses dans un cours d'eau plus ou moins profond, qui fait traverser là et non pas ailleurs ce qui est à comprendre et à expliquer ?

En ce sens, la fiche et le fichier, synonymes de documentation, renvoient à une « réalité », à un sol, au terrestre, et l'historien tire son identité et sa crédibilité de la fiche bien datée et remplie de données glanées au fil du temps. Tel Sisyphe courbé sous le poids des fiches et du temps, il est condamné à retourner sans cesse au fichier tout en se demandant dans ce va-et-vient quasi éternel si et quand il pourra se faire « verbe ».

La fiche serait électronique que sa représentation n'en serait guère modifiée. Un livre fait à partir d'une banque de données sur fiches « électroniques » rend l'historien conscient d'être davantage proactif dans les questions qu'il voudra éventuellement poser au corpus, l'obligeant à délimiter au départ les chantiers d'interrogation et de tri qui seront les siens en fin de parcours. C'est là une façon de secouer un peu l'inertie de la fiche, celle que l'on constitue sans trop savoir précisément l'usage qu'on en fera.

De symbole évident et transparent du faire de l'historien, la fiche peut devenir le symbole ambigu d'une pratique, un masque d'apparence inflexible, mais masque. On peut « associer » interminablement sur la fiche en en parlant sur le mode de l'impasse, de l'ironie, de la culpabilité ou du sarcasme. On ne se trompe pas : la meilleure façon d'aller « chercher » l'historien dans ses retranchements, ses impedimenta intellectuels et affectifs, son inertie, est de le coucher sur le divan... de la fiche.



La subjectivité : qu'en faire ?

La psychanalyse et la psychiatrie se considèrent-elles comme des sciences de l'homme ? Dans l'isolationnisme relatif des savoirs, heureusement remis en question dans le présent numéro, on n'a pas le réflexe de se demander et de penser demander aux pysys s'ils travaillent dans le même monde de savoir que le nôtre. Autre interface ponctuelle où la question qui se pose pour la psychanalyse se pose aussi pour l'histoire. Mais les sciences de l'homme sont bien nommées, l'homme de sciences cherchant à faire « science » de l'homme, de lui-même et de l'autre, cherchant, selon le mot d'Auguste Comte, à être en même temps le passant dans la rue et celui qui le regarde passer de la fenêtre. Le sujet voulant se faire objet. Autre tâche de Sisyphe interminable parce qu'impossible. Mais ne faut-il pas prendre acte, « une fois en sa vie », comme Descartes le recommandait pour le doute méthodique, de cet autre défi que Kant a formulé en identifiant l'espace et le temps comme catégories *a priori* de l'entendement, *a priori* par lequel le savant est toujours et déjà d'un temps, d'un espace, d'une culture ? La science de l'homme n'a-t-elle pas pour tâche interminable de penser le coin de la subjectivité fiché dans l'homme qui veut faire science de lui-même ?

Comme historien, à chaque jour, à chaque cours, à l'occasion de chaque texte à écrire ou d'une recension à faire, cette conscience de vivre et de penser dans l'imperfection objective est là. Lorsque après les recherches les plus minutieuses possibles, j'écris, à propos de la stratégie internationale de Papineau : « Les États-Unis, d'une part, pour indiquer jusqu'où pourrait aller la démesure ; l'Irlande, d'autre part, pour rappeler la bonne mesure », comment puis-je être certain qu'il n'y a pas une part de la personnalité et de l'approche politique globale de l'auteur dans cette analyse ?

Lorsque je relis la biographie de Louis-Antoine Dessaulles que j'ai écrite, je ne puis que retrouver, sous un éclairage nouveau, les questions que je me posais au moment de la rédaction : pourquoi ai-je choisi cet individu pamphlétaire et frontal qu'un contemporain décrivait comme un Don Quichotte sur sa Rossinante ? Pourquoi ai-je dédié cet écrit à ma mère avec cet exergue : « Ce destin hors d'atteinte » ? Après cinq ans, je retourne encore explorer des phrases de Dessaulles placées en exergue des chapitres. Je n'ai pas épuisé la signification, pour moi, d'une affirmation de

Dessaulles comme celle-ci : « Avec cela, on fait des moines, jamais des hommes. On organise un couvent, jamais une nation. » Ou alors, c'est un ami et collègue de Dessaulles, Joseph Doutre, qui m'a fait décanter le « personnage » de ma biographie. Doutre écrit à Arthur Buies en 1876 : « Faites bien attention à ceci : quand vous reprochez quelque chose au clergé et ce sera, hélas, tous les jours, n'impliquez jamais la totalité du clergé. Laissez toujours un noyau d'hommes sages dans lequel pourront se classer ceux qui nous approuveront. Si vous attaquez tout le corps comme faisait Dessaulles, vous constituez vous-même tout le corps en hostilité déclarée et implacable. Cela ne coûte rien de faire toujours une exception. Au reste une exception existe toujours quelque part. » Qu'y a-t-il dans cette décantation ?

Comment croire donc qu'un soir, au milieu d'une phrase ou au détour d'un mot, d'un qualificatif ou d'un adverbe, l'historien puisse ne pas se « trahir » ?

Une fois qu'un historien sait pour lui-même qu'il ne sortira jamais totalement de lui-même, qu'il y a des *a priori* à son entendement, que sa théorie est minée, il sait cette même limite présente dans toute la profession, dans toutes les « sciences » de l'homme. L'ouvrage récent de Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec* interroge le faire de l'historien québécois *in concreto*. Sa question globale et lancinante peut se formuler ainsi : à partir du moment où l'objectivité en histoire est un idéal, un objectif inaccessible, la reconnaissance de la subjectivité et la décision de l'assumer comportent-elles plus d'avantages que de désavantages ? Comment peut-on lever l'hypothèque culturelle des historiens face à leur objet, y compris l'hypothèque de l'historien qui, comme Rudin lui-même, regarde les autres historiens regarder leur objet ? La mise en abîme de ce défi abîme le défi même.

Il paraît, en effet, que le problème est moins de reconnaître la subjectivité obligée de la démarche historique que de savoir comment composer avec elle, comment mettre en place un « dispositif de contrôle » (sourire), comment minimiser au maximum la subjectivité, sans l'oublier — ô péché mortel de l'homme de la mémoire —, sans la pousser sous le tapis des pirouettes langagières !



Sortir de soi : par quelle porte ?

Il y a, pourrait-on dire, l'amont et l'aval de la subjectivité. L'amont renvoie au privé du chercheur en sciences de l'homme et peut être formulé par la question suivante : l'historien peut-il ne pas avoir d'histoire et peut-il ne pas faire son histoire, comme le psychanalyste le fait dans l'analyse personnelle ? Quel serait, d'autre part, l'équivalent pour l'historien de la cure supervisée dans la formation du psychanalyste ? Je ne pense pas que la supervision du directeur du mémoire de « maîtrise » (de quoi ?) ou de la thèse de doctorat y corresponde traditionnellement. Le travail de prise en compte de la subjectivité, de l'affect, ne fait l'objet d'aucun crédit universitaire ni d'attention sérieuse de la part de l'historien formateur à l'égard de l'historien en formation. On cherche vainement la porte arrière pour entrer dans la subjectivité et en sortir. Il faut, en milieu universitaire, faire comme si l'histoire de l'historien était... *son* histoire, avec ce que comporte la chose en négligence possible.

L'aval de la subjectivité serait la porte avant de sortie de soi de l'historien. La porte ne mène sans doute pas dehors, hors de l'historien, mais elle peut mener à une certaine proximité d'une lumière « extérieure » plus grande. Cette porte, c'est la communication sous diverses modalités.



L'historiographie comme autothérapie de « contrôle »

L'historiographie est l'histoire de l'histoire. L'historiographie d'une question (histoire du blé, de la Cession de 1760, de l'école, de 1837-1838 ou de La Fontaine) consiste en un parcours systématique et critique des travaux déjà publiés sur la question. L'exercice a quelque chose de thérapeutique, de révélateur, de possiblement libérateur. Non seulement constate-t-on l'ancienneté possible de la question, mais on peut identifier ses dimensions litigieuses, donc controversées, et du coup appréhender des lignes de démarcation, d'autonomisation.

Il est toujours intéressant de voir dans l'introduction d'un mémoire, d'une thèse ou d'un ouvrage, le type de « tour de la littérature » ou de bilan historiographique fait par l'auteur. L'exercice est un révélateur du rapport du chercheur à son sujet, de l'importance qu'il accorde à démêler l'écheveau des variables en cause dans l'analyse du phénomène retenu.

Nécessairement, l'historien est confronté aux générations antérieures, à la laïcité ou au cléricalisme de ses prédécesseurs, au fait qu'il s'est agi d'une historienne ou d'un historien, d'un Canadien, d'un Québécois ou d'un Français. La compréhension des explications avancées par les historiens qui m'ont précédé ou dont je puis être le contemporain passe donc par la considération de toutes les variables possibles : de quelle université ou « école » était-il, par quelles positions publiques s'est-il aussi fait connaître, pourquoi n'est-il pas allé plus loin ? Quelles variables d'analyse vais-je retenir, exclure, critiquer ? Comment mes explications contrasteront-elles avec celles de mes prédécesseurs dans ce rétroviseur historiographique ? Quelles hypothèses miennes dans l'analyse du phénomène me fera voir cet exercice ? Cette transparence à moi-même, toute relative, et révélée par l'épuration historiographique, n'est manifestement pas cumulative, même s'il est singulièrement fascinant d'essayer de voir comment, d'une génération à l'autre, les historiens ont pu se dépouiller de certains oripeaux idéologiques ou de certaines limites analytiques. L'exercice, dans toutes ses exigences, demeure scientifiquement incontournable et passablement fructueux. Car il y a peu de domaines où l'historien est en contact plus direct avec ce qui lui tient le plus à cœur, son sujet de recherche, et avec ce qui le définit, par essence, le rapport au passé, ici, le passé de sa question et de ses pairs sur la même question.



De l'échange et du débat comme exorcisme

La communication scientifique, l'exposé, la table ronde, le débat constituent un autre lieu où l'historien est invité à sortir de lui-même, à verbaliser ses analyses et à... se trahir. L'exercice est périlleux pour les historiens, et on a l'impression que la présentation de résultats de recherche a des allures de déambulation sur le fil de fer de la subjectivité et des possibles *a priori* non dits de la démarche. D'année en année, aux *Sociétés savantes du Canada* ou au congrès de l'Association des historiennes et des historiens du Québec, on retrouve l'historien lisant pendant vingt minutes un texte, escamotant l'essentiel, ses conclusions, parce qu'il a épuisé le temps alloué. D'année en année, on le voit s'indigner devant un confrère qui, travaillant sur l'histoire récente, lui ferait dire des choses qu'il n'a

jamais écrites ou pensées. La communication est difficile précisément parce qu'on s'expose dans l'exposé.

La dangerosité de l'acte de communication verbale pour le chercheur et le savant tient au fait que celui-ci inclut un processus d'objectivation de la démarche scientifique. Cette sortie de soi-même révèle les *a priori* possibles du chercheur, ses rapports à l'historiographie et aux aspects connus antérieurs, la force ou la faiblesse de ses affirmations et découvertes, le caractère compromissaire ou polémique de son propos, la récurrence de métaphores possibles, la modulation d'un ton de voix ou le recours au geste de la main ou de l'index... Sans parler du débat comme tel, où le glissement ou le dérapage sont manifestement plus risqués.

Il est révélateur que, dans un siècle d'information et de communication, la formation de l'historien n'inclut pas la préoccupation de la transmission du savoir. Cette formation paraît un peu schizoïde, confortant l'apprenti-historien dans l'image du rat d'archives ou de bibliothèques ou dans celle de l'homme de cabinet. Science humaine, très humaine. Car si l'on partageait cette idée que la communication et le débat sont des processus sinon des conditions d'objectivation — la science étant ce qui est communicable et non pas ineffable —, le souci de transmission des découvertes et du savoir deviendrait une composante essentielle de la formation de l'historien.



De l'écriture et de la narration en histoire

Assez souvent, l'écriture est la bête noire des historiens. Cette étape du travail historique ne fait pas non plus partie de la formation de l'historien. L'écriture lui serait une autre qualité innée, semble-t-on penser, qui lui éviterait d'apprendre à faire la différence entre la rédaction d'une thèse, d'un livre, d'un article pour *la Revue d'histoire de l'Amérique française* ou pour *Cap-aux-Diamants* ou pour *L'actualité*, et celle d'un devis d'émissions de télévision ou d'un scénario de film documentaire ou de fiction.

Je note avec intérêt que le problème de la narration, comme le naturel, est revenu au galop, après un purgatoire imposé par la quantification

considérée comme fin plutôt que comme moyen. Les réflexions de Paul Ricœur, d'Hayden White et de Roger Chartier sur la temporalité et le récit rappellent comment la narration est consubstantielle au travail historique. Chacun ses jargons certes — en histoire, en littérature, en psychanalyse — mais la question est de savoir si l'on consent, de part en part de sa vie intellectuelle, à ne parler que pour la corporation, qu'à ses pairs.

Les historiens ont un problème avec l'écriture parce qu'elle leur révèle crûment les tenants et aboutissants du métier. Elle les confronte au problème de la généralisation possible ou impossible, à celui de la nuance obligée, à celui encore plus frontal de se demander pour qui on écrit, à celui de décider de la place à faire, tant pour « l'écrivain » ou « l'écrivain » que pour le lecteur, au principe de réalité ET au principe de plaisir. Le défi de l'écriture est tout simple : comment livre-t-on les résultats d'une recherche scientifique à des publics différenciés ? Comment dit-on l'analyse, comment raconte-t-on ce qui a été découvert ? Comment passe-t-on de la découverte au fait de la dire, de l'analyse décomposante à la pensée et à la narration recomposantes ? Avec quelles sueurs, avec quelles pirouettes, avec quels résultats ?



L'historien comme intellectuel

La question de l'intervention publique de l'historien résume assez bien l'enjeu de la communication. Pourquoi y a-t-il si peu d'historiens qui se présentent et qui sont connus comme intellectuels, comme hommes en situation de culture mis en situation du politique, selon la définition classique de l'intellectuel ? À nouveau, la prise de position publique, par le verbe ou l'écrit, oblige l'historien à sortir de la parenthèse dans laquelle il vit pour avancer sans protection et porter ainsi flanc à la critique sur un savoir sien ou une éthique sienne. Un savoir d'érudition comme l'histoire est un savoir qui avance à pas de tortue et avec la carapace idoine. C'est aussi un savoir qui scrute les racines du présent et qui met au jour un passé qui, parce qu'humain, est toujours susceptible de servir de miroir ou d'écran de projection au présent. En ce sens, l'historien a beaucoup à dire du présent, à propos du sens des discours et des actes contemporains.

L'historien ne répète-t-il pas à qui veut l'entendre qu'il n'est pas hors du temps, qu'il part lui-même toujours du présent, que les questions qu'il pose au passé sont la résultante d'une culture et d'une lecture de son présent ? En interrogeant le passé avec un intérêt et un « affect » du présent, ne cherche-t-il pas finalement une réponse à une question humaine, très humaine, trop humaine ? Et cette réponse n'intéresserait pas ses semblables ? Il est à se demander si l'historien tire toutes les conséquences de cette affirmation, devenue truisme, selon laquelle on part toujours de soi et de son présent. Là réside peut-être son éthique, dans la conscience et l'acceptation de cet enjeu. Car à partir de quelle liberté et de quelle responsabilité gommerait-il sa position dans le présent, repousserait-il la dimension civique de son travail professionnel ? Bien sûr, nul n'est tenu d'écrire un livre, écrivait Bergson ; nul n'est tenu de parler de son présent et de celui de ses contemporains de la hauteur de sa connaissance du passé. Nul n'est tenu d'être un intellectuel, sinon pour optimiser sa liberté, c'est-à-dire sa responsabilité.

Mais cette question de l'intervention publique de l'historien et du psychanalyste est loin d'être vidée. Car si on la reformule en termes de « devoir de réserve », on constate que le rôle de l'intellectuel ne va pas de soi, et c'est vraisemblablement ce qui fait sa fragilité et sa grandeur. Que signifie ce devoir de réserve dans le cas du diplomate, du juge, du prêtre ? Ce droit ou ce devoir de réserve s'appliquerait-il au psychanalyste, au psychologue, à l'historien ? En d'autres mots, y aurait-il des faire, des pratiques scientifiques ou professionnelles où le devoir de réserve s'imposerait en partie ou en totalité pour garantir l'impartialité maximale du travail théorique et pratique ?

La fiche m'a servi de divan pour explorer un faire, un savoir, et pour « aboutir » au paradoxe, pour l'historien (et pour le psychanalyste ?), moins du savoir-faire que du faire savoir. Cette association plutôt contrôlée sur l'interférence de la subjectivité sur l'objectivité ambitionnée dans le faire de l'historien m'a fait voir les dimensions thérapeutiques de la communication, de l'acte de sortie de soi (relative) de l'historien. Le jeu en valait la chandelle, car il portait implicitement une question plus large : quelle est la mémoire de l'historien ? Que fait l'historien de l'oubli, de la nostalgie, du refoulé ?

